

Marie-Christine Lafon

Marie-Dominique Philippe

Au cœur de l'Église du XX^e siècle



DDB desclée
de brouwer

Marie-Dominique Philippe

© 2015, Groupe Artège
Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan
www.artege.fr
ISBN : 978-2-220-06630-1
ISBN pdf : 978-2-220-07650-8

Marie-Christine Lafon

Marie-Dominique Philippe

Au cœur de l'Église du XX^e siècle

DDB *desclée
de brouwer*

Avertissement

Comme la plupart des archives, celles de la Province dominicaine de France sont inaccessibles avant la mort des protagonistes. C'est pourquoi l'auteur tient à informer les lecteurs que la disparition du frère Marie-Dominique Philippe étant encore bien trop récente, ses dossiers personnels ne sont pas encore ouverts à la recherche. En plus d'avoir consulté les archives d'ores et déjà disponibles, elle est allée à la rencontre de nombreux témoins qui l'ont connu personnellement.

Avant-propos

Lyon, samedi 2 septembre 2006, 10 heures.

Sur le seuil de l'antique primatiale Saint-Jean-Baptiste, à même la pierre, un cercueil fauve marqué d'une croix en bois, longiligne et nue. Ici repose le frère Marie-Dominique Philippe. « Une vie entièrement donnée au Seigneur et à ses frères, enracinée dans la méditation de la Parole de Dieu, dans la recherche et dans la contemplation passionnée de la vérité », a écrit Benoît XVI, peu après sa mort, le 26 août 2006, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

Des laïcs...

En entrant, on esquisse un geste d'affection ou de respect à son égard.

La nef est baignée de lumière et de silence, emplie d'une assemblée dense, recueillie, d'hommes et de femmes de tous âge et état de vie, venus seuls ou avec leurs enfants petits et grands, participer à sa messe d'À Dieu.

Aux premiers rangs, parents et amis, côtoyant personnalités et autorités civiles.

Notre famille s'est construite à l'avènement de Jean-Paul II, témoigne Marc et Guillemette : nous avons entendu son appel à ouvrir toutes grandes les portes de l'esprit et du cœur, à vivre sans peur. [...]

Le père Marie-Dominique nous a ouvert un chemin de pensée et de prière large et libre à la fois, [...] moins confortable et sécurisé, mais ô combien plus enthousiasmant ! [...] au long duquel l'exigence est toujours doublée d'un immense respect de la liberté profonde et d'une infinie miséricorde¹.

1. In *France catholique* n° 3037, 8 septembre 2006.

Ainsi, depuis le 26 août, témoignages et condoléances de laïcs affluent. Tel celui d'Hélène: «Attentif aux plus pauvres, donnant son temps sans compter, le père Marie-Dominique Philippe est, sans conteste, en amont d'une immense œuvre².»

...et des religieux

Au premier rang, sœur Alix Parmentier et sœur Irène-Marie Valceschini, respectivement prieures générales des congrégations des Sœurs contemplatives et des Sœurs apostoliques de Saint-Jean qui, avec celle des Frères de Saint-Jean, ont été fondées par le père Marie-Dominique Philippe, en France, entre 1975 et 1984.

Aujourd'hui, recueillis dans les chapelles latérales, cinq cents frères et sœurs sont présents, sur les quelque cinq cent trente frères et quatre cents sœurs, de plus de trente nationalités, essaimés en quatre-vingts prieurés dans le monde. Ils sont reconnaissables à leur habit ardoise, composé d'une robe et d'un scapulaire (à capuche pour les frères), d'un ceinturon en cuir et d'un long rosaire de perles de bois; voile gris pour les Sœurs apostoliques et crème pour les contemplatives. Avec plus de deux mille cinq cents oblats, ils forment la Famille Saint-Jean.

Le père Marie-Dominique a su oser [fonder une communauté] alors qu'apparemment il n'avait pas été préparé pour cela, écrit l'éditorialiste Gérard Leclerc. Sa famille spirituelle dans la peine lui exprime sa reconnaissance. Comment n'y pas joindre la nôtre... Dans la crise des années postconciliaires, il aura été un très beau témoin du renouveau possible³.

Signe que le rayonnement du fondateur s'étend au-delà de cette famille spirituelle: le nombre et la diversité des religieux se mêlant à l'assemblée. Parmi lesquels: des dominicaines du Cœur immaculé

2. H. BODENEZ, in *Décryptage*, www.libertepolitique.com, 28 août 2006.

3. G. LECLERC in *France catholique* n° 3037, 8 septembre 2006.

de Marie, des sœurs de Mère Teresa ou des membres de la Communauté des Béatitudes. Entre autres.

Parmi les lettres de condoléances de consacrés, une moniale dominicaine souligne: «Jusqu'au bout de la course il aura tenu à cette annonce de la Bonne Nouvelle.»

Religieux et laïcs de divers horizons sont réunis, rassemblés, afin d'entourer celui qui, pour nombre d'entre eux, est leur père spirituel.

Sur le parvis, des fidèles n'ayant pu trouver une place dans l'édifice, suivront les obsèques sur grand écran. On estime à environ deux mille cinq cents le nombre total de participants, auxquels sont associés, grâce à la retransmission en direct sur la chaîne de télévision catholique KTO, les frères, sœurs et oblats de Saint-Jean, et les nombreux amis du père Marie-Dominique Philippe et de la Famille Saint-Jean répandus dans le monde.

Des prêtres, des prêcheurs, des abbés et des évêques

«Jean témoigne que Jésus a dit: "Je vous donne un commandement nouveau... Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés!" Dieu est Amour!»

L'assemblée entonne, la procession s'ébranle. Celle-ci est formée, en plus des cent pères de Saint-Jean, de cent trente prêtres diocésains ou membres de communautés religieuses ou nouvelles, en particulier des frères prêcheurs; leur colonne s'étire sur les quatre-vingts mètres de la nef.

Il avait le désir de contribuer à nourrir les relations de confiance et d'estime mutuelles entre le clergé séculier et le clergé régulier pour dynamiser la vie missionnaire de l'Église; de fait, cela provoque à l'attention à la conduite de l'Esprit Saint. Je suis le témoin des fruits de cette grâce⁴, écrit l'abbé Emeric de Rozières, du diocèse de Bordeaux.

4. E. de ROZIÈRES, in *La Nef*, octobre 2006.

Un prêtre reconnaissant parmi d'autres, accompagnés, formés, encouragés par le père Marie-Dominique Philippe. Mgr Giovanni d'Ercole, aujourd'hui évêque d'Aquila (Italie), l'exprimera ainsi : « Je suis là aujourd'hui pour dire à haute voix un grand merci, parce que si je suis prêtre, si je demeure prêtre et si aujourd'hui je suis heureux d'être prêtre, je le dois aussi au père Philippe⁵. »

Ce matin, la présence de ces deux cent trente prêtres exprime d'elle-même leur gratitude envers l'un d'eux.

Dans cette procession tiennent une place de choix : deux frères prêcheurs, représentant respectivement la Province de France et le couvent de l'Annonciation à Paris ; le prieur de l'abbaye cistercienne de Sénanque représentant l'abbé de Lérins ; et le modérateur des Foyers de charité.

Puis viennent l'abbé des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, congrégation Saint-Victor, deux abbés bénédictins français, six évêques de France, un de Suisse et un du Brésil.

Des évêques de France ont écrit. Tel Mgr Guy Bagnard, évêque de Belley-Ars : « Il n'a pas seulement apporté un bienfait aux membres de sa congrégation, mais il a apporté aussi à l'Église tout entière une réelle fécondité, en des temps qui ont été éprouvants pour beaucoup. »

De pays lointains où la Communauté Saint-Jean est implantée, on exprime sa proximité et sa gratitude. Ainsi, Mgr Abune Berhaneysus D. Souraphiel, archevêque d'Addis-Abeba : « Nous avons eu ensemble une bonne conversation et je sentais bien que j'étais en présence d'un saint. »

Ou du Québec, Mgr Gilles Cazabon : « Il a été un serviteur exceptionnel de l'Église comme dominicain et fondateur de la Famille Saint-Jean. J'ai eu la joie de le rencontrer à quelques reprises ici à Saint-Jérôme. Il m'a toujours frappé comme étant un homme de Dieu et un grand apôtre. »

Ou encore, le cardinal Stanislas Dziwisz, archevêque de Cracovie et ancien secrétaire particulier de Jean-Paul II : « Le grave deuil qui

5. G. d'ERCOLE, lors des Premières Rencontres de Genève, 24 février 2008.

frappe toute la congrégation suscite en mon âme des sentiments de sincère affliction dans le cher et pieux souvenir de celui qui a tant aimé le Saint-Père Jean-Paul II et était un serviteur fidèle à la sainte Église. »

Son éminence le cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon primat des Gaules, ferme la marche des célébrants. Il est immédiatement précédé de son excellence Mgr Fortunato Baldelli, nonce apostolique en France et du père Jean-Pierre-Marie Guérin-Boutaud, prieur général de la congrégation des Frères de Saint-Jean.

« Je vous donne un commandement nouveau... "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés !" Dieu est Amour ! » chante encore l'assemblée.

Ils gagnent le chœur. Le silence se fait.

Chrétien, dominicain et prêtre

Dans son mot d'accueil, le cardinal place d'abord cette célébration dans un mouvement d'action de grâces :

Mercredi matin, à Rome, j'ai eu l'occasion d'avoir un échange avec le Saint-Père [Benoît XVI] qui m'a chargé de vous dire ce matin son amitié. Par l'intermédiaire du cardinal secrétaire d'État, il a envoyé un message de prière et de communion au père Jean-Pierre-Marie et à tous ceux qui participent à cette messe d'À Dieu.

Mgr Fortunato Baldelli, nonce apostolique, en donne alors lecture avec un accent italien parachevant le caractère romain du message. Notamment :

Le Saint-Père demande au Seigneur d'accueillir dans son Royaume celui qui, durant de longues années, guida et forma de nombreuses personnes à l'école du Christ, dans l'esprit du « disciple bien-aimé », les enracinant dans un amour profond de l'Église et dans la fidélité au Successeur de Pierre.

Sa Sainteté rend grâce pour la vie du père Marie-Dominique, entièrement donnée au Seigneur et à ses frères, enracinée dans la méditation de la Parole de Dieu, dans la recherche et dans la contemplation passionnée de la vérité. Puisse son témoignage donner à tous ceux qu'il a guidés l'élan nécessaire afin que l'Évangile du Christ soit toujours annoncé, accueilli et vécu!

Et, en gage de réconfort, Benoît XVI d'accorder aux membres de la Famille Saint-Jean et aux participants à cette cérémonie, une particulière bénédiction apostolique.

«Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit», lance l'archevêque de Lyon. La messe commence.

Un frère prêcheur porte la croix de procession près du cercueil. «Le Seigneur Jésus nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, dit le cardinal. Cette croix nous le montre et nous le rappelle. Qu'elle soit à nos yeux le signe de son amour pour le père Marie-Dominique Philippe et pour chacun de nous.»

Puis, un frère de Saint-Jean pose l'évangélaire ouvert sur le cercueil en signe de la fécondité évangélique du prêcheur. «Que le Verbe fait chair tourne son visage vers le père Marie-Dominique, qu'Il lui donne la vision du mystère qu'il a accueilli dans la foi et qu'il a prêché ardemment et fidèlement.»

Devant l'évangélaire, une moniale dominicaine dispose le rosaire que le frère Marie-Dominique porte depuis qu'il revêtait l'habit dominicain en 1930: «Que la Vierge Marie dont il a reçu le rosaire dans l'ordre de saint Dominique et qu'il a aimée comme sa mère tout au long de son pèlerinage, l'accueille elle-même et le présente à Dieu notre Père.»

De même, un évêque dépose l'étole du prêtre:

[...] Cette étole sacerdotale que le père Marie-Dominique a reçue de l'Église il y a soixante-dix ans, est le signe de son ministère de prêtre par lequel il a été conformé à Jésus Serviteur [...]. Que le Seigneur daigne exercer sa miséricorde sur ses

enfants par la médiation de celui qu'il a consacré prêtre pour l'éternité.

Chrétien, frère prêcheur, prêtre, voilà Marie-Dominique Philippe.

Un homme du xx^e siècle

Avec toute la richesse et la complexité d'un homme ayant pleinement vécu dans une période elle-même riche et complexe.

Car il n'a pas traversé le xx^e siècle, il est du xx^e siècle.

Il est né en une France qui sera bientôt le théâtre de deux guerres mondiales, trois Républiques, plusieurs affrontements frôlant la guerre civile, deux crises économiques encadrant une ère de prospérité caractérisée par une mutation humaine sans précédent : une nouvelle civilisation urbaine remplaçant un vieux monde rural.

Il est membre d'une Église qui a connu successivement la persécution dans une nation dont l'idéologie officielle est laïque, scientifique et anticléricale, une renaissance spirituelle et intellectuelle extraordinaire en un pays partagé entre terres de chrétienté et de mission, un concile œcuménique suscitant espoirs puis déceptions, et enfin, la plus grave crise depuis la Révolution française avant le sursaut du renouveau.

Il est fils d'une Province dominicaine tour à tour exilée, florissante, brillante et qui, au tournant du siècle, voulant trop embrasser les maux de ses contemporains, connut une remise en cause majeure de ses fondamentaux.

Il est né dans une famille hors-norme, tant par sa taille que par la carrure de ses membres, simultanément engagés dans la société de leur temps et hors du monde pour être à Dieu.

Marie-Dominique Philippe est fait de toutes ces influences, françaises, catholiques, dominicaines, familiales. À travers elles, il trace son propre chemin, sinueux – et non tortueux –, poursuivant, en toutes circonstances, une même finalité, tout en demeurant ouvert aux découvertes, incessantes, et aux rencontres, innombrables.

Il n'est sans doute pas possible de définir d'un seul trait ce que fut cette longue vie apostolique, écrit le père Bruno Cadoré, prieur de la Province de France. On peut dire, bien sûr, que le frère a été de très longues années professeur, et je crois savoir qu'il a beaucoup aimé cette mission. Non pas pour l'amour des cadres académiques d'une carrière d'enseignant, mais bien plutôt parce qu'il avait à cœur d'ouvrir à l'intelligence du cœur⁶.

Philosophe ou théologien ? Marie-Dominique Philippe est un théologien philosophe. Au service des hommes et de la Parole de Dieu, il ne vécut jamais ce partage comme un conflit. Là encore, les témoignages affluent. Entre autres :

La Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris s'associe à votre peine et à votre espérance, écrit le père Philippe Bordeyne, doyen. Elle rend grâce avec vous pour l'œuvre de votre fondateur, qui a cherché à unir la réflexion philosophique et théologique, la prière et l'action sociale en faveur des paumés de notre temps. Elle prie pour la fécondité de cette belle fondation.

Dans son homélie, le cardinal Philippe Barbarin salue une « intelligence intrépide », « un cœur ardent qui posait toujours des questions au Seigneur sur le monde », « l'homme de la source ».

Aristote, Jean l'Évangéliste, Thomas d'Aquin. Bien que morts, ses maîtres sont, pour lui, bien vivants. Il se met à leur école afin de répondre à ses contemporains, dans la même veine que Vatican II (1962-1965) qui ne comptait plus dénoncer les hérésies mais énoncer positivement les richesses du christianisme et s'ouvrir au monde.

En France, dès la clôture du Concile, le conflit entre progressistes et traditionalistes semble démentir l'annonce d'un printemps de l'Église.

6. Le frère B. CADORÉ, prieur provincial de la Province de France, dans une lettre à frère Jean-Pierre-Marie Guérin-Boutaud, prieur général des Frères de Saint-Jean, le 1^{er} septembre 2006.

Dans cette tempête, Marie-Dominique Philippe plie mais ne rompt pas. Il s'enracine dans la philosophie aristotélicienne et la théologie thomiste tout en les réactualisant, répondant ainsi aux aspirations – plus ou moins explicites – de réconcilier foi et intelligence. Ceci contribue à faire de lui un penseur original, voire insaisissable.

On l'a soupçonné d'être traditionaliste ou, pire, intégriste, lié à Mgr Lefebvre, écrit le père Marcel Neusch, philosophe et théologien. Mais Marie-Dominique Philippe était d'un autre bord. Il aimait la tradition, ce qui était synonyme pour lui de fidélité à l'Église. Ce n'était pas un nostalgique⁷.

C'est donc comme Prêcheur et, il aimait à le redire, comme enseignant, qu'il s'est trouvé comme pressé d'accueillir des jeunes qui voulaient donner une forme apostolique à l'appel que cette quête éveillait en eux, souligne le frère Bruno Cadoré. Il a longtemps hésité, je crois, à répondre à cet appel. Mais la force de la générosité apostolique qu'il constatait chez ces jeunes, son intense souci de servir l'Église en un temps difficile, le sentiment sans doute qu'il fallait inventer une nouvelle forme de vie apostolique consacrée, l'ont conduit finalement à choisir de devenir fondateur d'une congrégation nouvelle⁸.

La fondation des communautés des Frères et Sœurs de Saint-Jean allait marquer une époque dans les suites de Vatican II, écrit Gérard Leclerc, spécialiste en la matière, comme initiative propre à répondre à la véritable intention formatrice et évangélisatrice du Concile, fut-ce à contre-courant de ce qui était imaginé à l'aune de « l'Esprit du Concile ». C'était aussi le signe que le progrès pouvait s'élaborer à partir de la Tradition fermement respectée⁹.

7. M. NEUSCH, in *La Croix*, 28 août 2006.

8. Frère B. CADORÉ, lettre à frère J.-P.-M. Guérin-Boutaud, 1^{er} septembre 2006.

9. G. LECLERC in *France catholique* n° 3037.

Et le père Patrick de Laubier, universitaire témoin de cette époque: «On assista à une chose vraiment extraordinaire, c'est-à-dire au succès d'une initiative qui contredisait l'esprit du temps et le pessimisme des gens d'Église, sauf à Rome où l'on comprit vite l'importance de cette jeune congrégation¹⁰.»

La Famille de Saint-Jean était devenue sa nouvelle famille, poursuit le Provincial dominicain, et il en portait les joies et les projets, les initiatives des commencements et des fondations comme l'exigence de la consolidation. Il disait volontiers que sa tâche au service de la Communauté Saint-Jean a donné un nouvel approfondissement à son enseignement. L'ordre des Prêcheurs était néanmoins resté aussi pour lui son Ordre, le lieu de ses racines, de sa fidélité, de son enracinement contemplatif et intellectuel. Lors de chacune de nos rencontres, il insistait pour me dire combien il vivait cela dans l'élan d'une même fidélité¹¹.

Paradoxes

Toutefois, ces jours précédant les funérailles, des journalistes ne manquèrent pas de rappeler les griefs à l'égard de la fondation et son fondateur: «La communauté allait rapidement être l'objet de critiques, lit-on ici, le père Philippe se voyant reprocher de recruter sans discernement, de créer un lien trop affectif envers sa personne et finalement d'être trop traditionaliste¹².»

«Les Petits Gris, commente-t-on là, n'échappent pas aux dérives propres à toute nouvelle communauté: culte de la personnalité du fondateur, tendances sectaires (discipline de fer), idéologie très traditionnelle¹³.»

«Des liens d'amitié liaient le père Philippe au pape Jean-Paul II. Ce qui n'a pas empêché le Saint-Siège d'inviter, il y a quelques

10. Patrick de LAUBIER, in *France catholique* n° 3037, 8 septembre 2006.

11. Frère B. CADORÉ, lettre à frère J.-P.-M. Guérin-Boutaud, 1^{er} septembre 2006.

12. Agence APIC France, 27 août 2006.

13. Henri TINCQ in *Le Monde*, 30 août 2006.

années, les Petits Gris à être vigilants dans le discernement des vocations¹⁴. »

En 2013, les révélations¹⁵ de gestes déplacés qu'aurait posés le père Marie-Dominique Philippe

s'ajoutent à une série de dérives et de critiques : mises en cause de frères de Saint-Jean dans des affaires de pédophilie [...], recrutement jugé hâtif de jeunes religieux et religieuses de la communauté, rupture avec les familles, « amitiés spirituelles » entre hommes et femmes non conformes à la vie religieuse, problèmes de gouvernance¹⁶...

Depuis 1996, la Communauté Saint-Jean est régulièrement critiquée par l'Avref (Association vie religieuse et familles) et l'Unadfi (Union nationale des associations de défense des familles et de l'individu victimes de sectes).

Pêle-mêle, certains de ses pairs reprochent à Marie-Dominique Philippe son ascendant affectif sur les personnes, son intolérance à la critique, l'autocratie de ses opinions, son manque de dialogue avec la pensée contemporaine, le développement, guère original, d'une variante moderne du thomisme aristotélicien, l'absence d'une théologie propre à lui, etc.

Tandis que d'autres – qui sont également ses pairs – diront : il y avait chez cet homme un parcours philosophique irréductible dans la philosophie contemporaine, une originalité théologique profonde, une sainteté spécifique, etc.

Divergence de vues.

De même, cet homme a créé un des ordres religieux français les plus importants du xx^e siècle qui, dans nombre de pays, est accueilli avec joie et qui, en France, est l'objet de controverses.

14. In *Le Figaro*, 29 août 2006.

15. Voir p. 821.

16. Stéphanie LE BARS, *Le Monde*, 18 mai 2013.

Un paradoxe réside donc dans ce décalage entre critiques légitimes et reconnaissance officielle, entre méfiance de certains milieux et confiance de ses fils et filles spirituels.

Comment résorber cet écart? Qu'est-ce qui, dans la personne de Marie-Dominique Philippe, rend compte de ces deux perceptions? Comment n'est-il ni l'un ni l'autre? Ou bien, comment est-il l'un et l'autre? Quels paradoxes se cachent derrière cette controverse?

Car ils ne sont pas sans fondements.

Il était disciple de Thomas d'Aquin mais pas thomiste; il a développé une théologie mystique et non une spiritualité; il a une originalité théologique tenant à une redécouverte philosophique; il a réactualisé la philosophie sans constituer de nouveau système; il était docteur en théologie mais il enseignait la philo; il était un maître mais pas un savant; un professeur qui, soixante ans durant, n'a pas donné deux fois le même cours; etc.

Les paradoxes tiennent également à son tempérament: il était affectif mais pauvre de cœur; nouant de belles et nombreuses amitiés et éprouvant des difficultés à collaborer; très intelligent mais pas intellectuel; profondément désireux de faire la volonté de Dieu et d'obéir tout en peinant à coopérer dans l'obéissance; doté d'un fort irascible et d'une grande finesse; très déterminé mais pas rigide; discret mais connu dans l'Église; etc.

Et ses actes de fondateur peuvent paraître contradictoires: il a contribué à un renouveau mais pas à une réforme; il ne voulait pas créer une nouvelle communauté, il s'est retrouvé fondateur d'une famille spirituelle de religieux et de laïcs; il se défendait d'avoir la grâce de gouverner et il a été prier général pendant quinze ans; il estimait vitale la formation philosophique des contemplatifs tout en les mettant en garde contre l'orgueil intellectuel; etc.

Certains de ses traits – personnels, spirituels, intellectuels – se retrouvent dans la Communauté Saint-Jean.

Car cette fondation, elle-même, est paradoxale.

Les Frères de Saint-Jean ce sont... plus de trente nationalités... professeurs, curés, catéchistes, éducateurs, aumôniers d'hôpitaux, de lycée... des prieurés implantés sur les cinq continents, près de paroisses, campus, centres de retraites spirituelles, au fin fond d'une vallée taïwanaise, de la brousse africaine ou de la plaine américaine; à Bruxelles, Londres ou New York, dans un sanctuaire provençal, un barrio philippin ou un collège africain...

La Famille Saint-Jean est composée de profils aussi divers que de membres...

Sans parler d'un charisme qui s'inscrit dans le sillage de l'Apôtre saint Jean, «le disciple que Jésus aimait», aussi simple qu'indéfinissable.

Dans la longue histoire de la vie religieuse de l'Église, écrit encore Gérard Leclerc, le père Philippe occupe d'ores et déjà une place très originale, bien que parfaitement cohérente avec la logique de création et d'adaptation de ses institutions¹⁷.

«Il faut souhaiter une biographie du père Marie-Dominique Philippe qui fasse connaître le visage de ce grand religieux dominicain devenu fondateur d'un autre ordre qui a enrichi l'Église à un moment difficile de l'histoire de l'Église du Christ¹⁸», estime Patrick de Laubier.

Il s'agit de découvrir la richesse véritable cachée derrière ses apparents paradoxes. Cet homme a essayé avec ce qu'il était, forces, failles, qualités et limites, dans des combats très complexes, de servir humblement Dieu et les personnes.

Georges Bernanos lui-même avoue la difficulté de broser le portrait de personnalités de grande envergure:

Si l'on interroge pour la première fois [leur vie] [...], les voix qui en sortent paraissent d'abord innombrables et diverses au point de troubler l'esprit. L'espèce de vertige ne fera que croître

17. G. LECLERC, in *France catholique* n° 3037.

18. P. de LAUBIER, in *France catholique* n° 3037.

si vous vous appliquez à suivre pas à pas l'ordre des faits, car ici leur succession n'apprend rien ou peu de chose. Ces grandes destinées échappent, plus que toutes les autres, à n'importe quel déterminisme : elles rayonnent, elles resplendissent d'une éclatante liberté¹⁹.

19. G. BERNANOS, *Saint Dominique*, Paris, éditions de la Tour d'Ivoire, 1928, p. 9-10.

Partie I
1912-1930
Enfance, jeunesse, famille

Venue au monde

Naissance

*Dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu,
et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté.*

Saint Jean

Nous sortions de la maison après le déjeuner quand un son bien connu et cependant depuis longtemps muet est venu frapper nos oreilles, écrit Élisabeth Philippe en août 1915 dans son *Journal de Guerre*. La cloche de Cysoing sonnait à toute volée, annonçant encore quelque nouvelle victoire sur les Russes. Les larmes me montèrent aux yeux en entendant sonner pour les Allemands cette cloche muette depuis bientôt un an. Les enfants étaient tout aussi impressionnés, les petits étonnés.

Le petit Henri vient me trouver : « Maman, qui fait cela ? » d'un air tout à fait surpris. Je le regarde : « Tu n'as jamais entendu cela ? » – « Non, Maman », répond-il sans hésitation.

Pauvre petit ! Il aura 3 ans dans quelques jours et il y a trop longtemps qu'on n'a pas sonné pour qu'il puisse en avoir gardé le souvenir.

Une autre pensée me vient : reconnaîtra-t-il son père²⁰ ?

Lui affirme : « Je n'ai connu mon père qu'à 6 ans²¹ », c'est-à-dire à la fin de la guerre. Il n'avait pas 2 ans quand, en juillet 1914, fut mobilisé ce père – également prénommé Henri.

20. É. PHILIPPE, *Journal de guerre 1914-1916*, 26 août 1915.

21. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte, novembre-décembre 2002.

Petit d'homme, enfant de Dieu

8 septembre 1912, à Cysoing (Nord).

On imagine ce jour-là, sur le parvis de l'église Saint-Calixte-Saint-Evrard, le nouveau baptisé, Henri Anne Marie Joseph Philippe, lové dans les bras de sa marraine, sa tante Henriette de Beaumont. À leur suite, se forme un cortège composé du fier parrain, son frère Jean, des six autres frères et sœurs, de l'heureux papa, Henri Philippe, et du grand-père maternel, Félix Dehau. La procession marche joyeusement vers la demeure familiale située à quelques centaines de mètres de là. Peut-être les enfants du village s'y joignent-ils et, en chemin, leur jette-t-on sous et bonbons...

À la maison, le nourrisson retrouve sa maman, alitée. Fêtera-t-on naissance et baptême en dégustant dragées et champagne? Assurément, ce jour est à l'action de grâces. Car dans cette famille, la vie est naturellement chrétienne; chaque événement important est vécu, non seulement sous le regard de Dieu, mais avec Lui et en Lui. Ainsi, les nouveau-nés sont portés sur les fonts baptismaux afin de naître à la vie divine. Venant au monde un 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge Marie, Henri ne pouvait qu'être baptisé le jour-même! Et ainsi fut-il. « Heureusement! » s'exclame-t-il lui-même à ce sujet.

La naissance s'est déroulée à la maison, normalement; maman et bébé se portent bien. Afin de soigner la première et de l'assister dans les soins du second, une religieuse, amie de la famille, vit quelque temps auprès d'eux, comme à l'occasion de chaque naissance. Élisabeth conçoit avec joie d'allaiter son petit Henri et de lui procurer tout son amour.

Elle reçoit la courte visite de l'un ou l'autre de ses aînés: Joseph, 10 ans, Marie, 9 ans, Jean (le parrain), 7 ans, Cécile, 6 ans, Élisabeth, 4 ans, Anne-Marie, 2 ans et Evrard, 1 an. On vient chercher l'affection de maman et observer, avec une curiosité mêlée d'une pincée de jalousie, le nouveau petit frère. Les enfants sont sous la garde – plus étroite que d'habitude – de trois ou quatre jeunes filles. Comme à l'accoutumée, une cuisinière prépare les repas et des employées assurent la tenue de l'intérieur.

Le nouveau-né est entouré de tendresse, couvert de baisers et sujet d'attentions.

Pays natal

Henri voit le jour en une région baignée d'une lumière forte et claire, contrastée : un trait de nacre bleutée déchirant un gris anthracite ; une brume muée en nuée lumineuse. Imprévisible, le temps est ici à l'orage quand, tout à coup, il s'illumine. Si le ciel est bas, il n'est pas lourd ; il flirte avec la terre...

Territoire de la Flandre romane favorisé par de doux reliefs exposés au sud et arrosés par la Marque, la Pévèle voit, en ce début de ^{xx}^e siècle, prospérer la production laitière et la culture de la pomme de terre, de la betterave à sucre et des céréales – en particulier l'orge de brasserie et l'alimentation de bétail. Sa particularité est d'être, en France, le berceau de l'endive (ou chicon belge) et de sa cousine, la chicorée. Foncièrement rural et agricole, ce pays est toutefois ouvert aux nouveautés et aux techniques de pointe, avec des industries exceptionnelles comme celle de la dynastie Béghin (sucre) ou Leroux (chicorée).

Aussi, à Cysoing, les quelque trois mille habitants vivent alors principalement de l'agriculture et de l'élevage.

Ce chef-lieu de canton se trouve à la croisée de routes départementales du Nord, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Lille et à moins de vingt kilomètres au sud-ouest de Tournai, en Belgique.

Le plus ancien de la Pévèle (elle-même quartier de l'ancienne châtellenie de Lille), le village carolingien devint, au fil des siècles, cité fortifiée et acquit en France une solide notoriété et une prospérité étroitement liées à celle de l'abbaye qui y fut fondée au ^{ix}^e siècle. Cachées aux saccages de la Révolution, les reliques de son fondateur, saint Evrard, et du pape saint Calixte, tiennent toujours une place de choix dans l'église paroissiale.

Les racines du petit Henri plongent dans ce Nord-là : un plat pays sous des cieux vif-argent, un environnement rural et laborieux,

une terre chrétienne, pétrie d'histoire ; mais également un champ de batailles proche d'un couloir d'invasions, un secteur suburbain, à quelques kilomètres des terrils et des corons, aux abords d'une banlieue lilloise qui se paupérise aussi vite qu'elle s'urbanise...

Un petit monde dans une grande maison

À la sortie de Cysoing, on ne peut loucher cette imposante demeure pourtant sobre et légèrement en retrait de la route pavée reliant Lille à Saint-Amand-les-Eaux.

Lorsqu'Henri y naît, sa famille y est installée depuis que, neuf ans plus tôt, son père reprit l'étude notariale sise au rez-de-chaussée. Parents, enfants, bonnes d'enfants, domestiques, tout ce petit monde vit dans cette grande maison.

Première impression : dans ce bourg flamand, la construction ne dépare pas. Au nord, la façade de briques, tranchée de blanc, est criblée d'ouvertures. Hautes, rectangulaires, identiques, les fenêtres sont rigoureusement alignées. Cette face est décidément sérieuse. Tout y est symétrique. Sur la corpulente toiture d'ardoise – un comble mansardé – encadrée de cheminées massives, se tiennent chiens-assis et lucarnes.

De part et d'autre, la demeure est flanquée d'une remise à charbon, d'un abri et d'une laverie. À ses pieds s'étale une humble cendrée. Tout contre la rue se pressent un petit bois de sapins touffu, un massif, une serre et un garage. Car le maître de maison possède une voiture, « la première *auto-mobile* (et non plus *hypo-mobile*) de Cysoing²² » ! s'amuse Joseph, son fils aîné.

Côté étude notariale, l'entrée est une salle d'attente distribuant, de gauche à droite, les bureaux du notaire et de ses clercs, les salles d'étude et de jeu des enfants, et le salon.

À l'opposé de la maison, le vestibule de l'habitation ouvre sur le salon, la cuisine et la salle à manger où on se réunit simplement pour le *déjeuner*, le *dîner* et le *souper*.

22. In M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, Bouvines, L'Épi d'Or, 2001, p. 328.

Entre l'étude et l'habitation, entre la rue et le jardin, le salon est traversant. Sur les cheminées s'y égayent chandeliers, boîtes de jeux ou bibelots. Ici, une jolie cave à liqueur, là, des jardinières décorées de broderies. Partout, des lampes à pétrole. Un buffet massif renferme verres en cristal et argenterie. Fauteuils et sièges sont garnis de velours, les tables recouvertes de lourds tapis de drap de laine brodé. Instrument de torture pour certains jeunes élèves, objet de ravissement pour d'autres, le piano y tient sa place.

Aux murs, boiseries et dessus-de-porte peints. Et tableaux des Watteau dits de Lille²³ : scènes religieuses, pastorales ou militaires, de genre ou d'agrément, avec cette touche rococo – légère et mélancolique – inventée par leur oncle, le célèbre Antoine Watteau. Élisabeth les a reçus de sa mère qui elle-même a hérité d'une des plus belles collections de tableaux lilloises.

Une représentation du Cœur de Jésus, gage de bénédiction sur la famille, est à l'honneur.

Cette image du Sacré-Cœur a présidé aux dîners de famille les jours de première communion, les réunions de contrats, les jours de mariage... écrit la grand-mère maternelle du petit Henri dans son *Livre de famille*. Elle a vu nos enfants devenir grands, quitter le nid... y revenir ramenant peu à peu leurs petites familles... Elle préside à nos dîners de quinzaine²⁴ et à nos dîners de tous les jours²⁵.

Un large escalier de bois mène aux étages. Au premier, un long couloir distribue une dizaine de chambres. Au second, se trouvent un grenier et des chambres de bonne.

En sous-sol, de belles caves.

23. Louis (1731-1798) et son fils François (1758-1823), neveux d'Antoine Watteau (1684-1721), connu pour ses « fêtes galantes », ses scènes idylliques où, dans la campagne, d'élégants personnages se réjouissent de conversations, de musique ou de danse.

24. Repas de midi qui, un dimanche sur deux, rassemblent chez eux, à Bouvines, leurs enfants et petits-enfants.

25. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, p. 102.

Côté jardin, la façade est identique à celle côté cour. De la rue, rien ne laisse deviner qu'une pelouse d'environ sept mille mètres carrés plantée d'arbres et de buis, dévale au pied de la maison. Mitoyenne, une pâture de plus de neuf mille cinq cents mètres carrés louée à des fermiers. Puis, une peupleraie. Au fond du parc, une porte de fer trouant la haie vive est constamment ouverte sur un chemin communal au-delà duquel se trouvent le potager et la maison du jardinier.

Tel sera le cadre de vie du petit Henri jusqu'à ses 18 ans. Milieu chaleureux, ample, sobrement bourgeois : la maison paternelle, l'environnement maternel, le terreau, le lieu d'étude et d'apprentissage, le terrain de jeux, le théâtre de disputes et de réconciliations fraternelles, mais aussi le sanctuaire où l'on rencontre Dieu, où l'on prie la Vierge Marie.

Sa mère, Élisabeth Dehau : maternelle et contemplative

« La vie de famille était très animée et très profondément affective grâce à ma mère²⁶ », souligne-t-il.

Élisabeth Dehau est née le 29 mars 1878 à Bouvines, à une douzaine de kilomètres au sud-est de Lille, septième des dix enfants de Félix et Marie Dehau.

Son visage est doux et ses traits sont fins. Son regard est perçant et pétillant, son tempérament chaleureux, affectueux mais très réservé. La veille de ses 18 ans, sa mère la décrit ainsi dans son *Livre de famille* :

C'est une petite et mignonne blondine. Elle est moins expansive que sa sœur, n'a pas son originalité. Elle est plus posée, plus calme, plus régulière. Elle a fait d'excellentes études mais ne dédaigne pas le travail manuel... Elle est très bonne musicienne, pianiste et violoniste, et exécute avec un grand charme. Son goût pour le dessin et la peinture lui fait faire

26. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.

de grands progrès en cette matière. Elle est très pieuse, elle est aimable et bonne, et elle fera le charme de l'intérieur où Dieu l'appellera à venir²⁷.

Élisabeth reçoit une excellente instruction comprenant, outre la littérature et le latin, l'allemand et des conférences sur la Bible.

Lors des réunions familiales musicales hebdomadaires, elle joue du violon. Car les Dehau sont musiciens et mélomanes. Presque tous les ans, Félix Dehau emmène ses filles à Salzbourg, en Autriche, pour le festival d'opéra, de théâtre et de musique classique, et à Bayreuth, en Bavière, pour le festival d'opéra.

Son père, Henri Philippe : notaire des champs

«Le neuvième prétendant s'est présenté pour Élisabeth et ce n'est pas encore ce qu'il nous faut²⁸!» écrit sa mère dans son *Livre de famille*, en juillet 1900...

Jusqu'à ce que se distingue Henri Philippe.

En mai 1901, Élisabeth accepte sa demande en mariage.

Ils se sont rencontrés chez un cousin à Lille,

et depuis ce temps, Henri s'est attaché à elle et a fait de constantes démarches pour l'obtenir, note encore sa mère. Il n'avait pas fini ses études... Enfin, sa thèse de doctorat étant terminée, nous avons agréé sa demande. Des entrevues entre les jeunes gens [...] ont décidé Élisabeth. Nous sommes bien heureux de sa décision qui la fixe à Lille, près de nous, la fait entrer dans une excellente famille du pays, et l'unit à un jeune homme qui la mérite à tous égards, par la grande affection qu'il lui porte, et par ses aimables qualités, non moins que par ses principes, son amour du travail et sa sérieuse jeunesse²⁹.

27. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 1, Bouvines, L'Épi d'Or, 2001, p. 265.

28. *Ibid.*, p. 317.

29. *Ibid.*, p. 325.

Né le 26 septembre 1875 à Lille, Henri Philippe est le troisième des cinq enfants de Louis et Julie Philippe. Le fils unique et héritier du nom est d'un tempérament sérieux, voire sévère et taiseux. Il porte un front haut et un regard direct. Il est décrit comme un homme très bon, très droit, très juste mais pas rigide. Il est plus froid qu'Élisabeth. Néanmoins, il est doté d'une certaine forme d'humour qu'il partage avec des personnes très différentes de lui, tout en laissant d'autres imperméables à ses traits d'esprit.

Après une scolarité au Collège des Jésuites et des études à la Faculté de droit de Lille, ce fils d'avocat et de bâtonnier du barreau de Lille se destine, lui, à être notaire.

Il désire exercer ce métier afin d'être proche des gens, de pouvoir les aider par son conseil. Et ce, en zone rurale. Car Henri n'aime pas la ville où, selon lui, l'argent domine. « C'est beau aussi... c'était un de ses traits de caractère, très net, souligne son fils ; l'argent était uniquement pour élever ses enfants. Il avait une vie très austère, mon père³⁰. »

Mariage d'amour

Les consentements d'Henri Philippe, 26 ans, et d'Élisabeth Dehau, 23 ans, sont reçus le 6 août 1901, en l'église de Bouvines, par le frère et parrain de la mariée, Pierre, dominicain.

Après la messe, le cortège, savamment composé de soixante-dix membres des deux parties, s'ébranle allègrement vers la propriété Dehau où la noce se poursuit. Félicitations sur le parvis du château, banquet et discours. « *Vivat, vivat semper, semper in aeternum!* Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive à jamais, répétons sans cesse, sans cesse, qu'il vive à jamais, en santé, en paix, ce sont nos souhaits », chante-t-on, comme il se doit dans le Nord en de telles circonstances, afin d'honorer les mariés et leurs parents.

« Anniversaire de notre mariage, notera Élisabeth durant la guerre. Jour de souvenir où j'ai revécu la journée d'il y a quatorze

30. M.-D. Philippe, Entretiens avec Élisabeth Comte.

ans, sachant qu'Henri pensait tant aussi à ce jour béni qui a été pour nous l'aurore de tant de bonheurs et tant de grâces choisies³¹. »

Une belle et touchante journée, écrit sa mère ce jour-là. Beaucoup de nos invités ont été frappés de l'affection qui nous a été témoignée par les habitants du village... [...] Le soir, après un banquet, des chants, des vivats, des compliments, elle est partie comme étaient parties ses sœurs³² !

Henri et Élisabeth font leur voyage de noces dans les Pyrénées ; ils se rendent notamment à Lourdes, en pèlerinage.

Ma mère avait beaucoup hésité et son directeur de conscience lui a dit : « Je crois que vous devez vous marier en demandant au Seigneur de faire que vous ayez beaucoup d'enfants à lui donner », explique le père Marie-Dominique. Ce qui est très curieux, c'est que mon père avait aussi beaucoup hésité. Il était de tradition ignatienne, plus profondément. Ma mère, avec le père Dehau – son frère et son parrain –, avait une orientation plus ouverte. Ils se sont trouvés et ils se sont mariés dans le même désir d'avoir un foyer tout donné à Jésus. Et je crois que c'est très important de comprendre cela : il y avait de part et d'autre cette intention profonde d'accomplir pleinement la volonté de Dieu. Ce qui doit être, normalement, le mariage chrétien, et qui a été réalisé là d'une façon assez absolue³³.

Un foyer chrétien

Avant leur mariage, Henri, après en avoir parlé avec sa fiancée, a offert l'hospitalité de leur futur foyer à deux pères jésuites, frappés par la loi sur les associations marquant, en France, le début d'une politique anti-congréganiste (1901-1904) visant à la dissolution

31. E. PHILIPPE, *Journal de guerre 1914-1916*, 6 août 1915.

32. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 1, p. 328.

33. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.

et l'expulsion de centaines de congrégations religieuses qui, alors, entrèrent en résistance.

C'est ainsi que nous avons le bonheur, chaque matin, d'entendre la sainte messe dans notre maison. C'est un moment solennel et touchant. Henri sert la messe, la bonne et moi nous assistons et Notre Seigneur descend de nouveau chaque jour sur cet autel qui avait déjà été sanctifié par les saints sacrifices pendant les tristes jours de la Révolution³⁴.

Entre ces lignes se profilent, outre le contexte de persécution, le mode de vie et les premières orientations du tout jeune ménage, installé à Esquermes, au sud-ouest de Lille, dans une propriété familiale Dehau, comportant deux châteaux et un grand parc.

Le 15 juin 1902, naît dans leur foyer leur premier enfant, Joseph.

En juin 1903, Henri Philippe voit son désir exaucé d'être notaire en zone rurale : il reprend l'étude de Cysoing.

Le choix d'Henri et d'Élisabeth de s'établir hors de Lille correspond à leur volonté de mener une existence sobre et simple, dénuée de toute ostentation, même et surtout dans les périodes fastes – au petit-déjeuner, c'est beurre *ou* confiture. Ajouté à leur désir de fonder une famille nombreuse, ce choix explique également un niveau de vie qui, tout en restant élevé – notamment grâce une importante fortune familiale – est inférieur à celui de leurs parents.

Pendant plus de quarante ans, Henri se dévouera à son étude ne quittant jamais longtemps les Cysoniens qui diront de lui : « On va chez maître Philippe comme à confesse. » À la fin de sa vie, il regrettera juste de n'être jamais allé en pèlerinage en Terre sainte, voyage trop long et trop lointain pour ce notaire consciencieux.

Quant à Élisabeth, elle est heureuse de voir son mari dans une situation correspondant à ses aptitudes et à ses goûts. Bien qu'elle regrette l'orphelinat d'Esquermes, œuvre tenue par des religieuses

34. In M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 1, p. 330.

et soutenue par la famille Dehau où tous la voient partir avec peine, elle a le bonheur de s'installer à moins de trois kilomètres de Bouvines où vivent ses parents.

Le père Marie-Dominique souligne : « Ma mère était très effacée, très effacée, vis-à-vis de mon père ; elle respectait énormément son autorité³⁵. » François Philippe, un de ses petits-fils, confirme : « Du vivant de mon grand-père, ma grand-mère n'existait pas. Elle était là, mais on ne l'entendait pas ou peu, elle répétait tout ce qu'on disait pour que comprenne son mari, qui était sourd. »

Il raconte encore :

Elle a arrêté le violon le jour de son mariage. Son époux n'appréciait pas la musique et je pense que pour lui ce n'était pas intéressant. Il n'était pas du tout artiste. Je ne sais pas si cela a été un sacrifice pour elle...

Le père Marie-Dominique, lui, évoque ainsi ce trait :

Dans ma mémoire, l'artiste et le violon, c'est ma mère et le violon. Quand j'étais petit, ma mère aimait énormément le violon ; mais comme elle aimait beaucoup mon père qui n'aimait pas le violon, elle jouait en cachette, elle jouait pour nous, et cela avait encore plus de charme³⁶.

« Je voudrais tant faire violence au Ciel et obtenir pour vous tous des grâces de choix, une protection spéciale, miraculeuse même », écrit Henri à Élisabeth pendant la Guerre de 1914. « Je le retrouve si aimant toujours, et si saint, réagit-elle, il a tant prié pour nous que de loin [il] nous a valu la protection, si marquée, qui nous a été donnée³⁷. » Et : « La carte qu'il m'écrit est calme, d'un ton résigné, si confiant et si reconnaissant de la protection divine que j'en suis édifiée et bouleversée³⁸. » Ces époux partagent foi et tempérament de feu.

35. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.

36. M.-D. PHILIPPE, Conférence, Festival Agapé, Genève, 2002.

37. E. PHILIPPE, *Journal de guerre 1914-1916*, 27 mars 1915.

38. *Ibid.*, 18 février 1915.

«J'ai senti bien fort [...], écrit-elle encore, que malgré cette séparation nous restions bien unis dans la prière et la souffrance près du Bon Dieu³⁹.»

Discrétion et délicatesse. Élisabeth a un extraordinaire souci de bien faire, de ne blesser ni peiner ou ne dire quoi que ce soit qui risquerait d'être mal interprété. Elle est très à l'écoute, attentionnée. Bien que réservée, elle peut s'avérer diserte en tête-à-tête. Et ce, avec plaisir.

Entre deux visites dominicales, elle écrira de courtes lettres à ses enfants et petits-enfants, prenant soin de donner des nouvelles de chacun, de manière pittoresque. Tous ces petits gestes sont guidés par le souci qu'a la mère de famille de rassembler et de maintenir les siens dans l'unanimité, l'union des cœurs.

Bien que d'apparence austère et résolument sourd – rendant difficile le dialogue avec lui –, Henri est apprécié par ses gendres, sa belle-fille et ses petits enfants.

«La famille était quelque chose de très fort, c'est sûr⁴⁰!» souligne Marie-Dominique Philippe. Par ses grands-mères paternelle et maternelle, Julie Dubois et Marie Lengart, il cousinait avec tout le Nord de la France! Il connaîtra moins la famille de son père que celle de sa mère mais, toutes deux aimantes et aimées, compteront dans son existence. Comme ses frères et sœurs, le petit Henri développera un lien privilégié avec ses grands-parents maternels, particulièrement proches – ne serait-ce que géographiquement.

Les grands-parents maternels: *Cruce et aratro*⁴¹

En s'établissant à Bouvines en 1869, Félix Dehau (1846-1934) et son épouse Marie Lengart (1849-1940), avaient l'intention de mener une vie familiale et fervente dans ces campagnes désertées par la noblesse et la bourgeoisie. Résultat? Ces châtelains en

39. *Ibid.*, 19 novembre 1914.

40. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.

41. *Par la croix et la charrue*, l'une des devises de cette famille.

pleine zone « rouge » contribuent à préserver le patrimoine naturel, culturel et spirituel de ces abords de la banlieue est de Lille gagnée par l'urbanisation et la prolétarianisation.

Né à Lille, Félix Dehau est le dernier d'une famille de hobereaux, magistrats ou militaires, gens austères et dévots. Après avoir étudié le droit, il s'est constitué à Bouvines et aux alentours un vaste domaine agricole dont les revenus font vivre les siens.

Marie Lenghart, d'apparence froide, est pleine d'intelligence et de bon sens. Elle est née dans une famille de la grande bourgeoisie lilloise, industrielle et commerçante, voltairienne, comptant également des artistes ou des amateurs d'œuvres d'art.

Le ménage ne transige pas avec l'esprit du siècle. Depuis la Révolution de 1789, cette famille catholique vit en état de siège et, à l'aube du xx^e siècle, sa défiance vis-à-vis d'un monde qui se sécularise est renforcée par les persécutions anticléricales et la montée du socialisme dans cette région à forte concentration ouvrière.

Ils appartiennent aux « grandes familles du Nord » tout en s'en démarquant : ils n'ont pas la passion pour les affaires, l'industrie ou le commerce ; ils résistent aux sirènes de la Révolution industrielle ; ils s'éloignent de ce qu'ils considèrent comme « l'atmosphère plus ou moins moderne » de Lille. Cependant, ils vivent avec leur temps. « Bon-Papa Dehau a eu le premier chauffage central de la région... et la première voiture automobile du canton... Quand son chauffeur dépassait les 30 km/h, il criait : "Holà ! Antoine, doucement, vous allez nous tuer!⁴²" » témoigne son petit-fils Joseph Philippe. Ils ne cherchent ni les alliances mondaines, ni le pouvoir, ni les honneurs. Ils sont un peu « Vieille France » tout en étant épris d'humanités classiques et ouverts à toutes les cultures, notamment germaniques ; à mille lieues de l'extrême droite xénophobe qui monte alors en puissance.

42. In M. DEHAU-LENGHART, *Livre de famille* T. 1, p. 21.

Félix et Marie Dehau ont dix enfants : un fils et cinq filles sont mariés ; deux sont religieux (un frère prêcheur et une fille de la Charité) ; une fille demeure célibataire et une autre meurt en bas âge.

Dans cette maison, la grande affaire est le mariage, ourdi par les parents respectifs. Le futur conjoint doit être catholique et désireux de transmettre la foi à ses enfants. Ouvertes à la vie, les familles sont nombreuses, avec ce que cela suppose de joies et de soucis – fausses couches, gêne pécuniaire, maladies, deuils précoces, etc.

Quant à la vie consacrée, elle est quasi naturelle. Sur les cinquante-trois petits-enfants, quatorze se consacreront à Dieu dont onze chez les dominicains ; Henri Philippe, avec trois de ses frères et une de ses sœurs, seront cinq de ces vocations dominicaines.

Comme toute sa famille, le petit Henri est marqué par la figure de son grand-père.

Félix Étienne Marie Dehau, le patriarche

Quel enfant, petit-enfant ou arrière-petit-enfant n'a posé à Bon-Papa l'ultime question : « Bon-Papa, vous avez vu la bataille de Bouvines ? » Et Bon-Papa de rire et de nous emmener par la main jusqu'à l'église où, à l'aide des vitraux, il nous expliquait l'histoire de Philippe-Auguste et nous racontait ce qui s'était passé à Bouvines en l'an 1214⁴³, témoigne une arrière-petite-fille de Félix Dehau.

Au lendemain de la défaite de 1870, voulant redonner courage et confiance à ses concitoyens, il fit construire cette église aux vitraux monumentaux retraçant la célèbre bataille qui, à Bouvines, vit la victoire du roi de France sur une coalition Angleterre-Flandre-Saint Empire romain germanique. Un armorial géant et bigarré : les combats des chevaliers, un roi tombé de cheval et sauvé de justesse, la capture de prisonniers, etc.

43. In M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, p. 379.

Félix Dehau est le maire de ce village de 1872 à 1934, soit de 26 ans à sa mort à 88 ans ; il est également Conseiller général du Nord de 1889 à 1913. Il n'aurait pas occupé si longtemps ces fonctions dans ce secteur suburbain aux ardentes luttes politiques, sans des qualités exceptionnelles et des actes positifs.

Maints villageois vivent par et pour cette famille. Un nombre assez impressionnant de serviteurs gravitent autour d'elle, en osmose avec elle, entretenant des relations quasi filiales avec le couple : cocher, jardinier, palefrenier, garde-chasse, cuisinière, lingère, sans compter les religieuses, aumôniers, gouvernantes et institutrices ! Certains sont logés au château ou dans les dépendances, parfois avec leur propre famille, d'autres dans des maisons construites pour eux. Bref, tout ce qui se fait, se vit et se dit au château est aussitôt répercuté au village ou peut l'être. Félix est un homme public au sens fort de l'expression : son parc est ouvert aux villageois, sa maison ne désemplit pas, elle devient une véritable ruche à chaque campagne électorale⁴⁴.

Plusieurs gendres et petits-fils seront maires de leurs communes. « Nous sommes heureux de voir nos enfants se dévouer au bien de leur entourage et imiter le chef de la famille qui a passé sa vie dans ces fonctions⁴⁵ ! » écrit Marie Dehau en 1929.

S'il est un maire très aimé, l'homme politique n'est pas toujours respecté. Candidat à la députation à plusieurs reprises, il est la cible de caricatures et de calomnies d'une violence et d'une malveillance inhabituelles de la part de la gauche anticléricale ; victime de l'ingratitude de populations qu'il aide pourtant avec bienveillance depuis longtemps. Son tempérament entier, son honnêteté pointilleuse, son austérité, son sens du devoir et de l'honneur éloigneront de lui les politiciens.

44. Marie-Renée et Jean-Louis Pelon, Présentation de M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille* T. 2, p. 12.

45. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille* T. 2, p. 302.

En outre, Félix Dehau voit sa carrière politique prendre un tournant en 1892, lorsque Léon XIII publie l'encyclique *Au milieu des sollicitudes*, engageant les catholiques français – presque tous monarchistes – à se rallier à la République. Tandis que des notables catholiques se rebellent violemment, cet homme se soumet immédiatement et sincèrement au pape, sacrifiant ses préférences passées au service du bien commun.

Cet homme politique est un catholique social, très catholique et très social. Chez lui cohabitent oraison et action. Il étudie et observe la doctrine sociale dictée par l'Église⁴⁶.

Humblement, Félix et Marie Dehau, tous deux enfants uniques et héritiers de familles fortunées, redistribuent la quasi-totalité du patrimoine immobilier et foncier que la Providence leur a confiée : œuvres charitables, fondations d'écoles, gestion et financement d'un orphelinat, donations, prêts sans intérêt, services rendus, etc. « Une bonté telle que dans les campagnes pévéloises, durant presque un siècle, elle devint proverbiale : "Chti qu'a d'la misère, y va voir M'sieur Dehau, ch'est un peu l'banquier des pauvres !" »⁴⁷

Une de ses tantes a légué à Félix une grosse fortune destinée notamment à restituer des biens d'Église spoliés lors des persécutions religieuses du début du xx^e siècle. Oblat de l'abbaye bénédictine Saint-Martin de Ligugé (Vienne), Félix se bat pour les moines exilés. Il acquiert pour eux des propriétés ou rachète des abbayes.

Il éduque sa descendance au partage. Comme ce soir où un de ses petits-fils vient le trouver ; l'adolescent a joué toute la journée dans le parc de la propriété familiale, devenu terrain d'aventures des nombreux petits-enfants auxquels se mêlent les enfants de Bouvines :

– Bon-papa, le fils d'Untel a cassé les rames du bateau et scié des branches pour faire une cabane...

– Mon garçon, à qui appartient le bateau ? À qui appartiennent les arbres du parc ?

46. Doctrine sociale de l'Église dont s'est saisi Léon XIII (1810-1903) avec l'encyclique *Rerum Novarum*, *Des choses nouvelles* (1891), texte inaugural en la matière.

47. J.-L. PELON, Présentation de M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille* T. 1, p. 12-13.

- À vous, Bon-Papa!
- Non, mon garçon, à Dieu! Ces biens, je n'en suis que le gérant⁴⁸!

Lorsque, peu avant sa mort, il apprend que son petit-fils, Félix Dehau, désire être dominicain, il est éprouvé car celui-ci est le seul à porter son nom et à pouvoir le perpétuer à Bouvines, ce dont le patriarche a toujours rêvé. Toutefois, il accepte ce grand sacrifice et confie à son épouse: «Si cela arrive, la famille finira bien dans le bon Dieu⁴⁹.»

Le 23 août 1934 à Bouvines, ses funérailles sont présidées par l'abbé de Ligugé, en présence d'une cinquantaine de maires et d'une foule évaluée à cinq mille personnes. «Et surtout le silence et le recueillement frappaient tout le monde⁵⁰», souligne sa veuve, Marie.

Les grands-parents paternels: gens de robes et de bures

Le petit Henri est géographiquement plus éloigné de la famille de son père et l'on sait moins de choses des Philippe que des Dehau. Cette famille de paysans de l'Avesnois est devenue, à Lille, une famille de la bourgeoisie de robe, avec des avocats et des notaires mais aussi de nombreuses vocations consacrées, plutôt jésuites et missionnaires.

Louis-Alexandre Philippe, bâtonnier du barreau de Lille et Julie Dubois-Charvet, originaire d'une famille nombreuse du Valenciennois, habitent Lille. Le père Marie-Dominique raconte: «Mon grand-père ainsi que mon père ont fait des études de droit à Lille; et du temps de mon grand-père, il était le seul de la faculté de droit à faire ses pâques. C'était la grande influence de Rousseau sur toute la bourgeoisie française⁵¹.»

48. Voir Présentation de M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille* T. 2, p. 17.

49. M. DEHAU-LENGLART, *Livre de famille*, T. 2, p. 319.

50. *Ibid.*, p. 318.

51. M.-D. PHILIPPE, Entretiens avec Élisabeth Comte.